

8<sup>e</sup> V. a. Gall. Rougemont

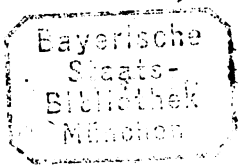
# BERTIN

## ET COLARDEAU,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. B. DE ROUGEMONT;

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur  
le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le lundi 24 Août  
1807.*



A PARIS,

Chez { HÉZEN et DUMAS, impr.-lib., rue Saint-André-des-Arcs, n° 3;  
MARTINET, Libraire, rue du Coq;  
BARBA, Libraire, au Palais du Tribunal;  
Et tous les Marchands de Nouveautés.

.....  
A O Û T, M. D. CCC. VII.

---

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

**CH. P. COLARDEAU**, poète, âgé  
de 55 ans.

**M. VERTPRÉ.**

**ANT. BERTIN**, capitaine de cava-  
lerie, et chevalier de Saint-Louis,  
25 ans.

**M. HENRY.**

**EUGÉNIE DE ST.-PHAR**, veuve,  
maîtresse de Colardeau, 20 ans.

**Mlle. ARSÈNE.**

**THOMAS**, concierge, 50 ans.

**M. HIPOLYTE.**

**LOUISE**, sa fille, 15 ans.

**Mlle. BETZY.**

**MATHURINE**, fermière, 40 ans.

**Mme. BODIN.**

**MICHEL**, son fils, 17 ans.

**M. FR. BLOSSEVILLE.**

---

*La Scène est à Janville, près Orléans.*

---

*Nous poursuivrons, suivant la rigueur des Lois, toutes les Editions qui ne seront point revêtues de notre chiffre.*

---

**COUPLET D'ANNONCE.**

*AIR : Vaudeville de l'Avare.*

Par leur esprit, leur caractère,  
Bertin et Colardeau, vingt ans,  
Ont, dans le monde littéraire,  
Obtenu des succès constans.  
Le Destin se fit une étude  
De couronner tous leurs projets;  
Messieurs, n'allez pas du succès  
Leur faire perdre l'habitude.

*(bis.)*



# BERTIN ET COLARDEAU.

---

( *Le Théâtre représente un jardin : à droite un bosquet et la maison de Thomas ; à gauche un second bosquet et la chaumière de Mathurine ; un peu plus loin , et au milieu du Théâtre , est un gros arbre au pied duquel est un banc de gazon.* )

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

( *Il fait à peine jour.* )

MICHEL, *sortant de chez sa mère, ensuite* LOUISE, *à sa fenêtre.*

-St, st, Louise!

LOUISE, *à sa fenêtre.*

Plus bas, plus bas.

MICHEL.

Tu te fais bien attendre!

LOUISE.

C'est que je réfléchissais s'il était bien de descendre comme ça tous les matins, pour parler d'amour.

MICHEL.

A notre âge, parle-t-on d'autre chose?

LOUISE.

Mais si mon père venait à savoir...

MICHEL.

Tu sais bien qu'hier, avant-hier, l'autre jour, la semaine dernière, il n'en a rien su.

LOUISE.

C'est égal, je ne veux plus m'exposer.

MICHEL.

Ma bonne Louise, pour la dernière fois....

LOUISE.

Ah! bien, oui, voilà la quatrième dernière fois.

MICHEL.

Si tu ne descends pas, je monte à cet arbre, et puis...

LOUISE.

Ah! mon dieu! il le ferait comme il le dit. Michel! Michel! je descends.

MICHEL.

A la bonne heure.

---

SCÈNE II.

MICHEL, *seul.*

J'étais bien sûr qu'elle finirait par là.

AIR : *Adieu, je te fais, bois charmant.*

Nón, est toujours le premier mot  
Qu'une jeune fille prononce ;  
Mais il faudrait n'être qu'un sot,  
Pour s'en t'nir à cette réponse.  
L'une le prononce tout bas ;  
Une autre, en le disant, soupire...  
Fille qui dit non, ne dit pas  
Toujours ce qu'elle voudrait dire.

---

SCÈNE III.

LOUISE, MICHEL.

LOUISE, *qui a entendu les derniers vers.*

Voyez-vous ça !

MICHEL.

Eh ! sans doute ; est il naturel de dire non , quand on pense  
oui ?

LOUISE.

Oui, Monsieur, c'est naturel.

MÊME AIR.

Ce non, qu'on dit de cent façons,  
Détruit, ranime l'espérance ;  
Il sait éveiller vos soupçons,  
Et retarder votre inconstance :  
Souvent on sait, grâce à ce mot,  
Redoubler l'ardeur qu'on inspire ;  
A celle qui dit *oui* trop tôt,  
Il ne reste plus rien à dire.

MICHEL.

Et où avez-vous donc appris cela, Mam'selle ?

LOUISE.

Cela ne s'apprend pas, mon ami.

AIR : *Du Bouffe et du Tailleur.*

Le Destin, qui veille sur nous,  
Veut, mon cher, qu'en dépit d' l'usage,  
Nous en apprenions moins que vous,  
Et q' nous en sachions davantage.

Mieux qu' vos docteurs les plus savans,  
Un rien détruit notre ignorance :  
Quand une fille atteint quinze ans,  
L'esprit lui vient sans qu'elle y pense.

M I C H E L.

Si notre mariage pouvait arriver de même ?

L O U I S E.

Je crains que nos parens ne nous opposent notre jeunesse.

M I C H E L.

Bah ! mon père était bien plus jeune que moi lorsqu'il s'est marié.

L O U I S E.

Et ma mère donc ?

M I C H E L.

Nos parens s'estiment ; ils servent le même maître, ce bon M<sup>r</sup>. Colardeau, que tout le monde aime, et qui est venu habiter Janville depuis environ huit jours.

L O U I S E.

Prions-le de s'intéresser à nous.

M I C H E L.

Bien pensé ! (*On entend le père Thomas tousser en-dedans de sa maison.*)

L O U I S E.

O ciel ! j'entends du bruit.

M I C H E L,

Rassure-toi, ce n'est rien.

L O U I S E.

Va, va, lorsque nous serons mariés, tu ne me feras pas descendre au jardin de si bonne heure.

M I C H E L.

On approche en effet ! Et vite, et vite, cachons-nous sous un de ces bosquets. (*Dans la précipitation avec laquelle ils fuient, l'un va à droite, l'autre à gauche.*)

---

### S C E N E I V.

THOMAS, *sortant de chez lui*, MICHEL, *sous le bosquet à droite*, LOUISE, *dans le bosquet à gauche.*

T H O M A S.

Le tems est gaillard, ce matin ; il y a de quoi glacer un amoureux de mon âge.

L O U I S E.

C'est la voix de mon père.

T H O M A S.

Cependant, madame Mathurine m'a bien promis d'être au jardin avant le lever du soleil.

MICHEL.  
Un rendez-vous avec ma mère?

LOUISE.  
Ils nous ont pris pour modèle.

THOMAS.  
En attendant qu'elle descende, faisons sentinelle.

MICHEL.  
Sentinelle perdue.

THOMAS.  
Ou plutôt appelons-la de suite pour ne pas perdre de tems.  
Mathurine! Mathurine!

---

### SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, à sa fenêtre.

MATHURINE.  
Paix! paix! mon fils dort.

MICHEL, à part.  
Pas tout-à-fait.

MATHURINE.  
Prenons garde de le réveiller.

MICHEL, à part.  
Oui, prenez garde.

THOMAS.  
Est-ce que je ne le savons pas? est-ce que je n'ons pas les mêmes précautions à prendre à l'égard de Louise?

LOUISE, à part.  
Oh! mon dieu, oui, les mêmes.

MATHURINE.  
Ne vous impatientez pas, j'attache ma cornette, et je descends.  
( Elle referme sa fenêtre. )

LOUISE.  
Si j'avais vu cela, je ne me serais pas tant fait prier.

THOMAS.  
L'aimable femme que cette mère Mathurine! Ah! si je l'avais connu seulement trente ans plutôt, je n'aurais jamais épousé ma défunte la première... Cependant, ma fille est bien gentille, bien douce, bien respectueuse pour son père! Si, si, j'aurais toujours épousé sa mère d'abord...

MICHEL.  
Et la mienne après.

MATHURINE, sortant de chez elle.  
Me voici, mon cher Thomas, me voici.

THOMAS.  
Morgué! vous me boutez la joie au cœur.

MATHURINE.

Êtes-vous au moins bien sûr que personne?...?

THOMAS.

Tout le monde dort, excepté nous.

LOUISE et MICHEL.

Exceptez nous.

THOMAS.

AIR : *Si Dorilas.*

Dans son humble et modeste asile,  
La vertu se livre en repos ;  
Sur le vice heureux et tranquille,  
Le sommeil répand ses pavots.

MATHURINE.

Croyez-vous qu'il ferm' la paupière  
De tant de méchans et d'ingrats ?

THOMAS.

Les brav's gens ne dormiraient guère,  
Si les méchans ne dormaient pas.

MATHURINE.

Que dirait-on, si l'on venait à savoir?...?

THOMAS.

Que je vous aimons ? que je cherchons à vous épouser ? Morguienne ! on trouverait cela bien naturel !

LOUISE, *soupirant.*

Oh ! oui, c'est bien naturel !

MATHURINE.

Mais ces rendez-vous sont...?

THOMAS.

Plus naturels encore. Il serait à craindre que notre exemple ne fit impression sur le cœur de nos enfans : or, il faut donc nous cacher d'eux ; et c'est ce que nous faisons.

MICHEL.

Ils y ont bien réussi.

MATHURINE.

On ne peut jamais avoir raison avec vous !

THOMAS.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

Venez, venez prendre le frais  
Sous ce feuillage sombre.

LOUISE.

Ciel !

THOMAS.

Heureux sont les amans discrets  
Que protège son ombre !

MICHEL.

Nous sommes pris !

THOMAS, *montrant le bosquet à gauche.*

Personne ici ne nous verra.

MATHURINE, *montrant l'autre.*

Je préfère ce côté-là, la la.

( *Chacun va au bosquet qu'il a choisi, et y rencontre son enfant.* )

THOMAS.

Oh, oh, oh, oh,

MATHURINE.

Ah, ah, ah, ah,

ENSEMBLE.

Qu'est-ce donc que j'aperçois là ? la la.

LOUISE.

Mon père !

THOMAS.

Taisez-vous, mademoiselle !

MICHEL.

Ma mère !

MATHURINE.

Paix ! monsieur.

THOMAS.

AIR : *On nous dit que dans le mariage.*

Dans ces lieux que veniez-vous faire ?

MATHURINE.

Sous ce berceau qu'attendiez-vous ?

THOMAS.

Parlez, ou craignez ma colère.

MATHURINE.

Réponds, ou r'doute mon courroux.

MICHEL et LOUISE.

Calmez cette fureur ;

Excusez mon erreur,

Je croyais que l'on pouvait faire

Ce que faisait } son père.  
                  } sa mère.

MATHURINE.

Qu'est-ce qu'ils disent donc ?

THOMAS.

Jarnigoi ! ... est-ce que vous auriez entendu ? ...

LOUISE.

Oh ! mon dieu, mon papa, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne pas entendre ; mais vous parlez si haut. ...



MATHURINE.

Et moi, qui avais peur de les réveiller !

MICHEL.

Oh ! vous aviez bien tort de vous gêner ! car tous les matins, à cinq heures, nous sommes au jardin.

MATHURINE.

Tous les matins !

MICHEL.

Depuis quinze jours.

THOMAS.

Voisine, ils savent tout.

MATHURINE.

Donnez-vous donc bien du mal pour élever un enfant comme celui-là !

THOMAS, à *Mathurine*.

AIR : *Il faut que l'on file, file.*

Ecoutez donc, ma voisine,

J'fais une réflexion :

Il n'faut pas qu'on les chagrine,

Crainte d'indiscrétion.

La colère est inutile.

Puisqu'ils ont, dans cet asile,

Découvert nos rendez-vous,

Il vaut mieux qu'on file, file, file,

Il vaut mieux qu'on file doux.

MATHURINE, à son *fil*.

Donn' tes soins au jardinage,

Et n'désespère de rien.

THOMAS, à sa *fille*.

Pour arranger ce mariage,

J'trouvrons p'têt' quelque moyen.

LOUISE.

Vous obéir est facile.

MICHEL.

J'serons dix fois plus agile.

TOUS ENSEMBLE.

Quand on a besoin de vous,

V'là comm' chacun file, file, file,

V'là comm' chacun file doux.

( *Michel et Louise rentrent dans la maison de leurs parents après s'être faits quelques signes.* )

SCÈNE VI.

( *Le jour paraît.* )

MATHURINE, THOMAS.

MATHURINE.

Eh ! bien, voisin, nos enfans sont rentrés. Mais le soleil est levé : M. Colardeau va venir faire un tour de jardin, et notre conversation est ajournée....

THOMAS.

Eh ! voisine, il suffit d'un mot pour s'entendre. J'ons cinquante ans et un grand fonds de santé ; vous êtes aussi appétissante qu'un fille de quinze ans. J'somme concierge de M. Colardeau ; vous êtes sa fermière ; eh ! bien, morguienne, y'la plus de sympathie qu'il ne faut pour faire un bon mariage.

MATHURINE.

Nous verrons, nous verrons.

THOMAS.

Oh ! c'est tout vu. Dès que M. Colardeau ira faire sa tragédie dans le petit bois, j'irons vous trouver, ou, si vous l'aimez mieux, acceptez un léger déjeuner pris à l'ombre d'un de ces bosquets, ce sera comme un repas de fiançailles : heim ! qu'en dites-vous ?

MATHURINE :

Des fiançailles ! déjà ? Quelle vivacité !

THOMAS.

C'est un reste d'habitude.

AIR : *Vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Les délais ne sont bons à rien :  
Le tems fuit, et l'âge nous presse ;  
On peut, dans un seul entretien,  
Finir tout c'qui nous intéresse.

MATHURINE.

Puisque vous l'avez résolu,  
Je cesserai de m'en défendre ;  
Car pour avoir trop attendu,  
On n'a plus le tems d'attendre.

THOMAS.

Attendre ! attendre ! c'est un mot que je ne connaissais pas autrefois. Mais il y a tems pour tout, n'est-ce pas, voisine ?

MATHURINE.

Paix donc ! paix donc ! j'entends M. Colardeau, et je rentre au revoir, mon cher monsieur Thomas.

THOMAS.

Sans adieu, ma chère prétendue.

## SCÈNE VII.

THOMAS, *seul.*

Si M. Colardeau avait baillé son amour à une bonne lutonne de c'te façon-là, il n'aurait pas été trompé..... si vite, du moins; car il ne faut jurer de rien. Mais le voici; éloignons-nous un peu, pour ne pas le troubler.

## SCÈNE VIII.

COLARDEAU, THOMAS.

( *Ce dernier va et vient, range des pots de fleurs, etc.* )

COLARDEAU.

Que l'air est pur ! que le ciel est beau ! En vérité, ce séjour est charmant ! et grâce à lui, j'espère oublier bientôt les peines de l'amour, et les chagrins de l'amour-propre. Ici je puis me livrer en paix au doux charmes de la poésie, cultiver les lettres, en oubliant une ingrate qui m'a trahi. Ici je vivrai exempt d'intrigue, de jalousie; je ne serai point accablé de satires, d'injures grossières, de vils pamphlets. Ah ! si les beaux-arts sont amis, pourquoi ceux qui les cultivent ne sont-ils pas frères ?

THOMAS.

C'est ça parler !

COLARDEAU.

AIR : *De M. Doche,*

Amans, Poètes et Guerriers,  
Rivaux que la gloire rassemble,  
Pourquoi ne pas cueillir ensemble  
Et vos myrthes et vos lauriers ?  
Du souffle infecté des Furies,  
Pourquoi sans cesse dessécher  
Ces roses, ces palmes fleuries,  
Que l'on doit rongir d'arracher  
Quand la haine les a flétries !

Que dis-je ? la littérature est souvent déshonorée par ceux-là même qui la cultivent. Les succès arment l'envie : elle distille ses poisons sur l'écrivain modeste qui n'a que son talent pour parvenir. Thalie est abandonnée ou défigurée, et Melpomène n'est guère plus heureuse que sa sœur.

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

Cédant au feu qui les embrase,  
Quelques rimeurs, nouveaux Pradons,  
De tems en tems montent Pégase,  
Qui les conduit à reculons.

Marmontel , Laharpe et Lemierre  
Le font aller au petit trot ;  
Car il n'est donné qu'à Voltaire  
De le mener au grand galop.

THOMAS.

V'là sa mauvaise humeur qui le reprend ; acostons-le pour l'égayer un brin. (*il approche de son maître.*) M'est avis, not' maître, que vous v'là de bonne heure sur pied ?

COLARDEAU.

Tu sais que j'aime à jouir du lever du soleil.

THOMAS.

Ah ! dam , ça fait un fier spectacle ! et qu'on peut se procurer gratis.

COLARDEAU.

J'ai d'ailleurs une épître à achever.

THOMAS.

Est-ce que c'est encore à votre M. Abeilard que vous écrivez ?

COLARDEAU.

Et d'où sais-tu ?....

THOMAS.

Ah ! c'est que l'autre jour vous parliez , vous déclamiez tout seul , en revenant du petit bois ; j'étais sur votre chemin , et je prenions plaisir à vous écouter , à vous voir gesticuler ; vous aviez l'air de prendre les intérêts d'une demoiselle Héloïse , que je ne connais pas , et qui peut-être bien vous avait chargé d'écrire à son amant ; car j'ai entendu comme ça que vous lui disiez :

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Cher et malheureux Abeilard ,  
Unique flambeau de ma vie ,  
Laisse encor tomber un regard  
Sur celle qui fut ton amie.  
Mon cœur , plein d'amoureux pensers ,  
Oubliera ton destin funeste :  
Viens , et couvre-moi de baisers ;  
Oui , viens , couvre-moi de baisers....  
Ma foï , j'ons oublié le resté. (bis.)

COLARDEAU , *souriant.*

Non , mon ami , ce n'est point à M. Abeilard que j'écris , mais à celle qui me fut bien chère.

THOMAS.

Comment , notre maître ; est-ce que votre chagrin ne se passe pas ? Ah ! ben , j' sommes plus philosophes que vous , et dans notre jeune tems , j'aurions planté là dix maitresses , sans en être plus triste.

AIR : *J'aime que l'on chante gaiement.*  
( *d'Alexis, ou l'Erreur d'un bon père.* )

Je ne saurions vous pardonner  
Dans cette circonstance :  
Morguenne ! une inconstance  
Doit-elle tant nous chagriner ?  
Lorsqu'une belle  
Est infidèle,  
Faisons comme elle.  
Faisons, faisons comme elle ;  
Sans afficher d'souçons jaloux ,  
Allons faire ailleurs les yeux doux.  
Point de courroux.  
Et pourquoi serions-nous  
Exempts de ces misères,  
Plus que n'étaient nos pères !  
Plus que n'étaient (*bis*) nos pères ?

COLARDEAU.

Je compte passer ici quelque tems ; et dans la crainte que quelqu'un ne vienne troubler ma solitude, je veux n'y recevoir personne.

THOMAS.

Quoi ! si monsieur Dorat ?...

COLARDEAU.

Lui ?.... jamais !

THOMAS.

M. Bertin ?

COLARDEAU.

L'amour ne lui laisse pas le tems de penser à l'amitié.

THOMAS.

Et si quelque jeune dame....

COLARDEAU, *souriant.*

C'est différent ; à moins cependant que ce soit la perfide Eugénie.

THOMAS.

Alors, faites-moi son portrait, pour que je puisse la reconnaître.

COLARDEAU

AIR : *Dans ce Salon, ou Du Poussin.*

Un front où règne la candeur,  
Des yeux où brille la tendresse :  
Du lys son teint a la fraîcheur ;  
Du jonc sa taille a la souplesse.

THOMAS.

Ma foi, je n'serais pas surpris  
De faire quelque maladresse :  
Monsieur, trop d' femmes à Paris  
Ressemblent à votre maîtresse.

COLARDEAU.

En ce cas , refuse tout le monde.

THOMAS.

Ce sera plus aisé.

( *Colardeau sort.* )

## SCÈNE IX.

THOMAS, *seul.*

Qu'il serait dommage que le malheur courut après un homme comme celui-là ! Et pourtant on ne voit pas autre chose ! La fortune fuit les gens de mérite. J'ai cinquante ans, et je ne suis que concierge. Ah ! ah ! j'aperçois quelqu'un : une dame ! Elle vient, je crois, ici...

## SCÈNE X.

THOMAS, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

M. Colardeau ?

THOMAS.

Madame, c'est bien ici sa demeure ; mais il n'est pas visible,

EUGÉNIE, *vivement.*

Serait-il malade ?

THOMAS.

Non, Madame ; il n'a qu'un petit fond de tristesse qui nuit beaucoup à sa gaité ordinaire.

EUGÉNIE.

Quelques soient ses occupations et ses chagrins, ma visite ne peut que lui causer une surprise agréable ; veuillez m'annoncer.

THOMAS.

Impossible, Madame.

EUGÉNIE.

Comment ?

THOMAS.

Mon maître ne reçoit personne.

EUGÉNIE, *souriant.*

Pas même des femmes...

THOMAS.

Pas même des femmes ?

EUGÉNIE, *à part.*

Je le reconnais bien-là ! extrême en tout. (à Thomas.) Quoi ! mon ami, lorsqu'une affaire intéressante pour M<sup>r</sup>. Colardeau !

THOMAS.

Si Madame veut laisser son nom et son adresse, peut-être bien que Monsieur lui écrira.

EUGÉNIE, *souriant.*

Oui, peut-être...

THOMAS.

Depuis que M<sup>r</sup>. Colardeau est revenu de Paris, qu'il a quitté, dit-on, très brusquement, par rapport à une trahison de sa mai-

tresse, il a juré de ne plus regarder de femmes; et, ce qui m'étonne, c'est que depuis huit jours il a tenu parole. Il est vrai qu'il n'en rencontre aucune sur son passage.

EUGÉNIE, *à part.*

Il me croit coupable.

THOMAS.

Il m'a même défendu, si l'on venait de la part de cette dame, de laisser pénétrer jusqu'à lui.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Par l'infidèle qu'il regrette,  
Craignant de se laisser charmer,  
Dans la plus profonde retraite  
Monsieur voudrait se renfermer.  
On dit sa maîtress' jeune et belle,  
Or, vous jugez de son courroux,  
Si les attraits qu'il craint en elle,  
Il allait les r'trouver en vous.

EUGÉNIE.

Je prends l'intérêt le plus vif à votre maître; et s'il ne m'est pas possible de le voir, au moins veuillez...

---

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BERTIN.

BERTIN, *chantant dans la coulisse.*

AIR : *Vandeville d'Arlequin Musard.*

Au plaisir dévouant ma vie,  
De loin suivant Anacréon,  
J'ai pris pour Muse la Folie,  
Et l'Amour pour mon Apollon.

THOMAS.

Eh ! c'est Mr. Bertin.

EUGÉNIE.

Bertin ! ( *Ces mots se disent pendant la ritournelle du milieu du couplet.* )

BERTIN, *achevant le couplet.*

Amant heureux, ami fidèle,  
A ce double titre soumis,  
Je sers Vénus avec ma belle,  
Et Bacchus avec mes amis.

BERTIN.

Eh ! bien, Thomas, est-il jour chez Colardeau ?

THOMAS, *montrant Eugénie.*

Monsieur...

BERTIN.

Pardon, Madame... Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est madame de St.-Phar. Je ne m'étonne plus si Colardeau préfère le séjour de Janville à celui de Paris.

AIA : *Des Bourgeois de Chartres.*

Auprès de ce qu'on aime  
La gloire a peu d'appas,  
Et Vénus elle-même  
Ne nous séduirait pas.

Vous devez de ses jours faire des jours de fêtes :  
vous seule remplissez son cœur ;  
Et pour Colardeau le bonheur  
Est aux lieux où vous êtes.

THOMAS, *à part.*

Est-ce que ce serait là...?

EUGÉNIE.

Toujours poète; toujours des fictions!

BERTIN.

Vous ne le voudriez pas?

EUGÉNIE.

J'arrive, et n'ai encore pu voir votre ami.

BERTIN.

En vérité?

EUGÉNIE, *souriant.*

Il est furieux contre moi.

BERTIN.

D'avoir tant tardé à lui procurer le bonheur de vous voir.

EUGÉNIE.

Au contraire.

THOMAS, *à part.*

Justement, c'est la perfide... Empêchons que M<sup>r</sup>. Colardeau ne les surprenne ici.

( Il sort du même côté que Colardeau est sorti.)

## SCÈNE XII.

BERTIN, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Votre ami, dont la susceptibilité vous est connue, interprétant en mal quelques-unes de mes démarches, s'est cru trahi, abandonné; et dans son désespoir, il a quitté Paris, sans daigner m'en instruire; deux lettres que je lui ai écrites sont restées sans réponse; et je viens moi-même savoir si ma vue sera plus puissante que ma correspondance.



BERTIN.

Le cher Colardeau a de la rancune ?

EUGÉNIE.

Veuve, riche et maîtresse de ma main, je la destine à votre ami dont les qualités aimables m'ont inspiré le plus tendre attachement. Par malheur, sa sensibilité s'alarme aisément : la crainte de déplaire lui fait voir des rivaux dans ses amis mêmes ; et si l'amour-propre avait pris chez moi la place de l'amour, peut être aurais-je fait son malheur et le mien.

BERTIN.

Mais vous avez trop d'amour, pour avoir de l'amour-propre.

EUGÉNIE.

Je vous avoue cependant qu'il m'en coûte un peu de me justifier d'une faute que je n'ai pas commise.

BERTIN.

Ce sera plus facile.

EUGÉNIE.

Et si j'avais pu, en cherchant à le corriger. . . .

BERTIN.

Une leçon ? volontiers ; et je m'en charge.

EUGÉNIE.

Vous ?

BERTIN.

Je suis son ami, je suis le vôtre ; et par malheur je ne suis que cela.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

Je veux, de ses soupçons jaloux,

Que Colardeau rougisse,

Et qu'en tombant à vos genoux,

Il vous rende justice.

Docile à suivre vos avis,

Confiant et fidèle,

Je prétends qu'aux maris de Paris

Il serve de modèle.

EUGÉNIE.

Doucement, mon ami ! n'allez pas trop loin, et le corriger d'un excès par un excès contraire.

AIR : *Je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Fille et compagne de l'amour,

Naquit, dit-on, la jalousie ;

C'est à lui qu'elle doit le jour ;

C'est par lui seul qu'elle est nourrie.

Ils ne peuvent se séparer ;

Et lorsqu'on voit la jalousie,

Par degrés s'éteindre, expirer,

Ah ! l'amour est à l'agonie.

BERTIN.

Rassurez-vous ; nous lui laisserons la jalousie qui fait plaisir,  
et nous le corrigerons de celle qui tourmente.

EUGÉNIE.

Comment y réussir ?

---

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, THOMAS.

THOMAS.

M. Colardeau approche.

BERTIN.

Il suffit. (*Il parle à l'oreille à Eugénie.*)

THOMAS, à part.

Des complots ! ça ne réussira pas, ça ne réussira pas ! Je ne  
dis que ça, et on verra le reste.

BERTIN.

En déguisant votre voix, et en vous couvrant d'un voile... je  
vous réponds de tout.

EUGÉNIE.

Je le crois, parce que je le désire. (*Elle sort.*)

---

### SCÈNE XIV.

BERTIN, THOMAS.

BERTIN.

Oui, je rendrai Colardeau à la femme qui le chérit, à ses  
amis que son absence inquiète, et aux lettres que son silence afflige.

THOMAS.

Cela sera diablement difficile !

BERTIN.

AIR : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

A l'amitié je me montre fidèle ;  
Mais, mon ami, j'en conviens avec toi,  
Pour réussir, il faut plus que du zèle,  
Et je débute en ce nouvel emploi,  
Amant sensible et gentille maîtresse,  
Devraient, sans moi, chercher à s'accorder ;  
Car, entre nous, j'ai beaucoup plus d'adresse  
A les brouiller qu'à les raccommoder.

THOMAS.

Chacun a ses talens.

BERTIN.

Essayons donc les miens dans cette nouvelle carrière. Dij lo-

mate profond, ménageons l'amour-propre des deux puissances : nous autres poètes, nous en avons presque autant que les femmes.

THOMAS.

Ce que c'est que la connaissance de soi-même !

BERTIN.

J'aperçois notre solitaire. On guérit quelquefois un malheureux en se plaignant plus que lui : usons de la recette.

THOMAS.

Et, nous allons préparer le déjeuner de la future madame Thomas.

---

## SCÈNE XV.

BERTIN, COLARDEAU.

COLARDEAU, *ayant des tablettes à la main ; il lit sans voir Bertin.*

« Perdons le souvenir de l'ingrate Eugénie.

BERTIN, *singeant Colardeau.*

« Eucharis me trahit, que m'importe la vie ?

COLARDEAU.

« Son cœur a trahi nos sermens. »

BERTIN.

» Il n'est point d'amours éternelles ;

» Il n'est point de plaisirs constans. »

COLARDEAU.

Qu'entends-je ? eh ! quoi, c'est Bertin ? Bertin en ces lieux !  
Et par quel hasard ?

BERTIN.

Tu vois une victime de la bizarrerie humaine.

COLARDEAU.

Toi ?

BERTIN.

Je suis le plus malheureux des hommes !

COLARDEAU.

Oui, si je n'existais pas.

BERTIN.

Tu connais Eucharis, celle que j'adorais ?

COLARDEAU.

Elle n'est plus ?

BERTIN.

Pis que cela, mon ami ; elle est infidèle !

COLARDEAU.

Infidèle !

BERTIN.

Cela t'étonne, toi, qui n'as jamais été trompé.

COLARDEAU.

Ah ! oui, jamais... Mon ami, ton sort est le mien.

BERTIN.

En vérité ?

COLARDEAU.

'Frahi par madame Saint-Phar, j'ai quitté Paris pour m'ensevelir dans cette retraite.

BERTIN.

Ah ! les femmes, les femmes !...

COLARDEAU.

Je les fuis.

BERTIN.

Je les déteste.

COLARDEAU.

Leurs attraits vous charment.

BERTIN.

Leur esprit vous captive.

COLARDEAU.

Leurs talens vous séduisent.

BERTIN.

Leurs grâces vous enivrent.

COLARDEAU

Vous les aimez.

BERTIN.

Vous les adorez.

COLARDEAU

Certaines de leur pouvoir, elles vous tyrannisent.

BERTIN.

Et s'amuse à vous désoler, en attendant qu'elles vous quittent.

COLARDEAU.

AIR : *Hermite, bon Hermite.*

Amans soumis des femmes,  
De leur plaisir occupés,  
Nous avons, par ces dames,  
Tous deux été trompés.  
Prenons un parti sage :  
Dupe de ses attraits,  
A ce sexe volage  
Renonçons pour jamais.

BERTIN.

J'approuve ta colère ;  
Mais, mon cher, cependant,  
Serions-nous sur la terre,  
Si notre père  
En eût dit autant ?

COLARDEAU.

Eh ! le grand mal, quand nous n'existerions pas !

BERTIN.

Oui, la vie est un triste bien ; mais en attendant qu'on ait trouvé quelque chose de mieux.....

COLARDEAU.

Que de pièges et de dégoûts l'accompagnent !

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,  
J'idolâtrai de trompeuses beautés,  
J'aimai les fers d'un si doux esclavage ;  
En les brisant, je les ai regrettés.  
J'offris alors aux filles de Mémoire  
Un fugitif de sa chaîne échappé ;  
Mais je ne pus arracher à la Gloire  
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

BERTIN.

Que dis-tu ?

AIR : *Vaudeville de l'Mémoire.*

Ta plume facile et brillante  
Nous peignit en des vers heureux,  
D'Abeillard et de son amante  
L'amour constant et douloureux.  
Inscrit au temple de Mémoire,  
Ton nom ne peut s'en détacher :  
C'est en vain que tu fuis la gloire ;  
La gloire viendra te chercher.

COLARDEAU.

Mon ami, j'ai renoncé à la gloire, à l'amour, et sans toi j'aurais peut-être renoncé à l'amitié ; je ne veux plus revoir Paris.

BERTIN.

Ni moi non plus. ( *à part.* ) J'espère que nous y serons après-demain.

COLARDEAU.

Je veux mourir loin de celle que je ne puis oublier.

BERTIN.

Oui, c'est une belle idée, mourons ; et faisons-nous regretter. A propos, tu n'as pas encore déjeuné ?

COLARDEAU.

Non.

BERTIN.

Ni moi non plus ; fais-moi donner du vin, quelques fruits...  
Il faut nourrir la douleur.

COLARDEAU.

Thomas !

( *Thomas entre.* )

THOMAS.

Monsieur ?

COLARDEAU.

Fais-nous servir à déjeuner.

BERTIN.

Sous ce berceau.... Le grand air double l'appétit.

THOMAS.

Cela n'empêchera pas mon repas de fiançailles.

BERTIN.

Ah ! ça, es-tu bien certain de l'inconstance de Madame Saint-Phar ?

COLARDEAU.

Si j'en suis sûr ! Ah ! mon ami, je n'ai pas la consolation d'en pouvoir douter. Il y a environ dix jours, je me présentai chez madame de Saint Phar, sa femme-de-chambre m'assura que sa maîtresse n'était pas visible ; l'embarras avec lequel elle me fit cette réponse ; me donna des soupçons. Je persistai à voir Eugénie ; je courus vers son appartement, j'en ouvris la porte, et je trouvai à ses genoux un jeune mousquetaire, lui protestant que rien ne lui coûterait pour assurer son bonheur.

BERTIN.

Tu plaisantes, Colardeau !

COLARDEAU.

Non, certes !

BERTIN.

C'est mon histoire que tu viens de raconter.

COLARDEAU, étonné.

Ton histoire ?

BERTIN.

De point en point.

COLARDEAU.

Vraiment !

BERTIN.

Pour qu'elle soit entièrement conforme à la tienne, il ne te reste plus qu'à me nommer ton rival.

COLARDEAU.

Un de mes amis.

BERTIN.

Je l'aurais parié ; les amis ne sont au monde que pour cela.

COLARDEAU.

Un poète charmant, recherché de toutes les belles ; Dorat.

BERTIN.

Dorat !.... quelle sympathie ! C'est lui qui m'a enlevé Eucharis. Ce que c'est qu'un véritable ami !

COLARDEAU.

Le misérable ! tromper deux amis !

BERTIN.

L'heureux coquin ! séduire deux femmes charmantes !

COLARDEAU.

Plaignons-le.

BERTIN

Non, parbleu !

( *Ils s'asseyent sous le berceau à droite, où Thomas a servi leur déjeuner.* )

COLARDEAU.

Mon infidèle m'a déjà écrit deux lettres pour se justifier.

BERTIN.

Ces dames ont toujours une justification à leurs ordres.

COLARDEAU.

Mais je ne les ai point ouvertes ; et j'ai juré de ne la revoir jamais.

BERTIN.

C'est bien, très-bien !... sur-tout pour un homme qui aime encore celle qui l'a trompé.

COLARDEAU.

Je ne l'aime plus ; je la hais.

BERTIN.

Prends garde ! c'est encore une façon d'aimer.

COLARDEAU.

Il est vrai qu'elle est si jolie !

BERTIN.

Toutes les infidèles le sont.

---

## SCÈNE XVI.

COLARDEAU, BERTIN, à table sous le berceau à droite, THOMAS ET MATHURINE.

( *Thomas arrive avec Mathurine ; il lui montre le bosquet à gauche, où il a préparé un second déjeuner, et il la presse de s'y rendre.* )

THOMAS.

Là... là... sous celui-ci.

MATHURINE.

En vérité, voisin, on n'a pas le tems de se reconnaître avec vous !

COLARDEAU.

Me tromper à ce point ! Ah ! c'est une chose...

BERTIN.

Horrible ! Aussi, plus j'y réfléchis, et plus je crois que nous nous repentirons quelque jour d'être morts pour ces dames.

COLARDEAU.

Après un tel affront, tu vivrais !...

BERTIN.

Que veux-tu ? j'en ai l'habitude.

COLARDEAU.

Tu prêches déjà l'inconstance !

BERTIN.

Eh ! mon ami, j'ai si souvent été fidèle !

( *Michel sort de chez sa mère, une corbeille de fruits à la main, et traverse le théâtre pour se rendre chez le père Thomas.* )

MICHEL.

Profitons du moment où ma mère n'y est pas, pour porter ces fruits à ma Louise.  
( *Il entre chez le père Thomas.* )

COLARDEAU, à Bertin.

Cette fidélité-là ne tirait pas à conséquence.

BERTIN.

Allons, en attendant que tu te réconcilies avec la déesse des amours, lètons un peu le dieu des vendanges.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

En réchauffant nos esprits,  
Cet ami des vrais poètes  
A fait tourner plus de têtes  
Que les belles de Paris.  
Par sa chaleur bienfaisante,  
Cette liqueur enivrante  
Rend notre verve brûlante,  
Et sait porter tour-à-tour  
Des bons mots à la jeunesse,  
Des erreurs à la sagesse,  
Et des désirs à l'amour.

THOMAS, qui a écouté.

C'est ça ! c'est ça ! n'est-ce pas, ma voisine ? ils sont connaisseurs, ces messieurs-là !

---

## SCÈNE XVII.

BERTIN et COLARDEAU, à table sous le berceau à droite, THOMAS et MATHURINE, à table sous le berceau à gauche, MICHEL et LOUISE.

MICHEL, à Louise, qui sort avec lui de la maison de Thomas.

Je te dis qu'ils n'y sont pas, et que nous pourrions déjeuner et causer tout à notre aise.



LOUISE.

Tu me fais faire tout ce que tu veux ; mais aussi, quand nous serons mariés....

( *Ils s'asseyent sur le banc au pied de l'arbre qui est au milieu du théâtre, et déjeunent, Michel ayant apporté une corbeille de fruits, une bouteille, des verres, etc. TABLEAU.* )

BERTIN, après avoir versé à boire à Colardeau.

AIR : *Vaudeville de la Belle-Marie.*

Buvons à nos tendresses.

COLARDEAU,

Pour moi c'est un vain mot.

Buvons à tes maîtresses.

BERTIN.

Nous finirions trop tôt.

COLARDEAU.

Trompé par l'ingrate Eugénie,

J'ai fui les autels de Vénus.

BERTIN.

Avec un autre elle m'oublie,

Moi, je l'oublie avec Bacchus.

BERTIN et COLARDEAU.

Puis qu'il est chez les belles

Si peu d'objets constans ;

Buvons aux infidèles,

Nous boirons plus long-tems.

MICHEL, à Louise.

A t'aimer, j'mets toute ma gloire,

T'rendre heureuse est mon seul désir.

LOUISE.

Ah ! comment refuser de croire

Sermens qui font tant de plaisir ?

MICHEL et LOUISE.

Buvons aux cœurs fidèles,

Aux constantes amours,

Et servons de modèles

Aux amans de nos jours.

THOMAS, à Mathurine.

Il est des plaisirs pour chaque âge,

Jeune, on court après les Amours,

Vieux, la table plaît davantage.

MATHURINE.

Il n'y faut pas rester toujours.

THOMAS et MATHURINE.

Au déclin de la vie,

Par le tems oublié,

On boit à la folie,

On boit à l'amitié.

( *Tout le monde chante ensemble le refrain qu'il a chanté séparément.* )

MATHURINE.

Un dernier coup à notre tendresse.

THOMAS, *montrant la bouteille.*

Il n'y a plus de vin.

MICHEL, à Louise.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Pour signaler cet heureux jour,

Et l'espoir que ton cœur partage ;

Ma Louise, de ton amour,

Qu'un baiser devienne le gage !

LOUISE.

Ciel ! un baiser ! non.

MICHEL.

Que dirais-tu donc,

Si j'en demandais davantage ?

( *Michel veut embrasser Louise, qui se défend.* )

LOUISE, *criant.*

Finissez donc, finissez donc, Michel !

THOMAS, *les apercevant.*

En voici bien d'un autre !..

MICHEL.

C'est une journée de malheur !

BERTIN et COLARDEAU, *sortant de dessous leur berceau.*

Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

THOMAS.

Un vaurien, qui embrasse les filles malgré elles !

LOUISE.

Il faut dire vrai, mon père, ce n'était presque pas malgré moi.

MATHURINE.

Après l'espérance que nous vous avons donnée ce matin !

BERTIN.

Ils sont pressés, c'est de leur âge.

THOMAS, à Mathurine.

Pressés ! Qu'est-ce que nous dirons donc, nous ?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

BERTIN.

Votre jeunesse,  
Votre tendresse,  
M'intéresse.

MICHEL et LOUISE.

Parlez pour nous.

THOMAS et MATHURINE.

A leur âge,  
Le mariage  
N'est pas sage.

BERTIN?

Point de courroux.

MICHEL et LOUISE:

Lorsque l'on s'aime  
D'amour extrême,  
Ah! quel tourment!  
De voir à chaque instant  
S'éloigner ce lien charmant!

COLARDEAU, à Michel.

Que l'espoir rentre dans ton âme,  
A ton amour je m'intéresserai,  
Michel, tu prendras une femme  
Le jour que je me marierai.

THOMAS et MATHURINE.

Oh! la plaisante promesse,  
Monsieur veut se mocquer d'eux.

MICHEL et LOUISE.

Une semblable promesse  
Est loin de nous rendre heureux.

BERTIN.

Certe, il tiendra sa promesse,  
Et sera lui-même heureux.

COLARDEAU.

Si je tenais ma promesse,  
Ils en seraient plus heureux.

ENSEMBLE.

( Michel et Louise sortent en boudant ; Thomas et Mathurine les suivent en riant. )

SCÈNE XVIII.  
BERTIN, COLARDEAU.

BERTIN.

Ils ont tort de tarder à unir leurs enfans ; ils sont jeunes , ils s'aiment : Louise est jolie comme la rose qui naît , et l'on ne peut pas toujours répondre de soi.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

L'Amour , habile jardinier ,  
Quelque beau jour , je te l'assure ,  
Saura dépouiller ce rosier  
De sa plus aimable parure.  
L'Hymen viendra ; mais , par malheur ;  
Ce dieu que sans peine on néglige ,  
Ne cueillera plus qu'une fleur  
Qui ne tenait pas sur sa tige.

COLARDEAU.

Ce dieu n'y prendra pas garde.

BERTIN.

Oui , l'habitude.

COLARDEAU.

Les plus heureux ne sont que les mieux trompés.

BERTIN.

A ce jeu-là , les dupes mêmes sont heureuses.

COLARDEAU.

Hélas ! oui ; je serais encore dupe , et me croirais heureux , sans le hasard qui m'a fait découvrir la perfidie d'Eugénie.

BERTIN.

Je suis sûr que si elle se présentait devant toi....

COLARDEAU.

Elle !

BERTIN.

Tu n'aurais pas la force de lui refuser son pardon ?

COLARDEAU.

Jamais.

BERTIN.

Si elle se justifiait?...

COLARDEAU.

Impossible !

BERTIN.

J'aime ce caractère-là. (*à part.*) Parce qu'il ne durera pas une

heure

SCÈNE XIX.

BERTIN, COLARDEAU, THOMAS.

THOMAS, à Bertin.

Monsieur, voici une lettre qu'on vient de me remettre pour vous

BERTIN, jouant l'étonnement.

Et qui peut avoir deviné mon arrivée chez toi? (il décachette.)  
Euchais!

COLARDEAU.

Quoi! ton infidèle?

THOMAS, à part.

Comment est-ce que c'est celle de tous les deux?

BERTIN.

Elle m'accuse de précipitation, se plaint de mon peu de confiance, réclame un entretien particulier, m'offre des preuves de son innocence : grands mots dont je ne suis pas la dupe. (à Thomas.) Thomas, dites à la personne qui vous a remis cette lettre que je ne puis recevoir celle qui l'a écrite.

COLARDEAU.

Pourquoi donc cela?

BERTIN.

Tu voudrais qu'après avoir rompu?...

COLARDEAU.

Si ces toits sont moins grands que tu ne les supposes?

BERTIN.

Non, non,

COLARDEAU.

Si tu t'étais trompé?....

BERTIN.

Trompé!.... Est-ce que tu l'es trompé, toi?

COLARDEAU.

Non, sans doute; mais c'est différent, bien différent! d'ailleurs, I cette démarche annonce le prix qu'elle attache à ton cœur.

BERTIN.

Je ne veux point la voir.

COLARDEAU.

Eh bien, je la verrai, moi.

BERTIN.

Toi? (à part.) Je lui en défie.

COLARDEAU.

Oui, je serai charmé de faire connaissance avec elle; je l'entendrai, j'écouterai sa justification; et s'il est vrai qu'elle soit encore digne de ton amour, je te forcerai bien à le lui rendre.

BERTIN.

Il est fort celui-là !

COLARDEAU.

Oui, monsieur ; je vous y forcerai.

BERTIN.

Mais si madame Saint-Phar avait eu pareille idée....

COLARDEAU.

Ne confondons point une femme véritablement coupable avec une autre dont l'innocence peut encore se prouver.

BERTIN.

Voilà bien les hommes !

THOMAS, *s'impatientant.*

Ah ! ça, Messieurs, que faut-il dire à la dame qui a écrit ce billet, et qui attend dans votre salon ?

COLARDEAU.

Dans mon salon ?... Je vais la joindre.

BERTIN.

Non pas.

COLARDEAU.

Je veux la recevoir.

BERTIN.

Un moment ; seule, il lui sera facile de t'abuser. Mais puisque tu veux absolument l'entendre, c'est devant moi qu'il faut qu'elle se justifie.

COLARDEAU.

C'est naturel... devant toi, soit. Thomas, priez cette dame de vouloir bien se donner la peine de passer ici. (*Thomas sort.*)  
Oui, je veux te raccommoder avec elle ; je te raccommoderai, j'en ai le pressentiment. C'est une chose si jolie qu'un raccommodement !

---

## SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, avec un chapeau de paille qui ne laisse rien voir de sa figure, et un voile par dessus.

COLARDEAU, allant au-devant d'elle.

Approchez, Madame.

EUGÉNIE, avec l'accent Provençal.

Monsieur.....

COLARDEAU.

Ah ! ah ! des précautions contre la curiosité ! N'ayez aucune inquiétude ; vous voyez en moi l'ami intime de Bertin.

EUGÉNIE.

Monsieur ne sera peut être pas aussi injuste que lui.

COLARDEAU, à part.

Ah ! c'est une Provençale !

BERTIN, *presqu'en colère.*

Injuste, Madame ! injuste ! moi qu'on trahit, qu'on immole !

COLARDEAU, *toujours galant.*

Un moment, mon ami, laisse donc parler Madame.

EUGÉNIE, à Bertin.

Avez-vous pu penser ?...

BERTIN, *toujours colère.*

J'ai vu, Madame, j'ai vu.

COLARDEAU.

Oui, il m'a assuré que Dorat, non content d'avoir trahi mon amitié, avait encore cherché à surprendre votre cœur,

EUGÉNIE.

Oh ! ciel !

BERTIN.

Il était à vos genoux.

EUGÉNIE.

Oui, Monsieur.

BERTIN.

La joie brillait dans ses yeux.

EUGÉNIE.

Oui, Monsieur.

BERTIN.

Il vous disait que rien ne lui coûterait pour assurer votre bonheur.

COLARDEAU.

Tu te trompes, mon ami, tu te trompes ; c'est à Eugénie, à la perfide Eugénie que Dorat disait cela.

BERTIN.

Etourdi !..... Eh bien, mon ami, il le répétait à Madame. Ces petits messieurs n'ont qu'une phrase essentielle, qu'ils débitent dans les grandes occasions.

COLARDEAU.

C'est différent.

BERTIN, *colère.*

Répondez, Madame, répondez ! Vous le disait-il, oui ou non ?

EUGÉNIE, *très-posément.*

Oui, Monsieur.

BERTIN, à Colardeau.

Eh bien, mon ami, tu l'entends ?

COLARDEAU.

Il est vrai.

EUGÉNIE.

Quoi, Monsieur ! vous aussi, vous m'accusez ?

COLARDEAU.

Madame !...

EUGÉNIE.

Vous, qui devriez lui prouver mon innocence !

COLARDEAU.

Madame !....

EUGÉNIE.

Il était à mes genoux, c'est vrai ; mais qu'en voulez-vous conclure ?

COLARDEAU, à Bertin.

Ah ! c'est juste ; qu'en veux-tu conclure ?

EUGÉNIE.

Demande-t-on notre consentement pour tomber à nos genoux ?

COLARDEAU.

Non, certainement ; car je me rappelle, moi, que....

BERTIN.

Mais cet embarras, ce trouble à ma vue ?

COLARDEAU.

Peut-être es-tu entré brusquement ?

EUGÉNIE.

Oh ! oui, Monsieur, très brusquement.

COLARDEAU.

Tu avais tort ; on indisposé contre soi. Il ne faut jamais mettre la colère à la place de la raison. Moi, c'était différent ; j'avais lieu d'être couroucé.... Mais, Madame, qui même après ton départ de Paris vient te chercher jusqu'en ces lieux, Madame me paraît à l'abri des reproches.

BERTIN.

Qu'elle explique donc le mystère de sa conduite.

COLARDEAU.

Elle le fera, mon ami, elle le fera ; elle l'aurait déjà fait sans ton humeur vive et pétulante. N'est-il pas vrai, Madame ?

EUGÉNIE.

Oui, Monsieur ; M. Dorat, dont la réputation égale le mérite....

COLARDEAU.

Pardon, Madame ; mais ne vous serait-il pas possible de vous justifier sans faire l'éloge de cet homme-là.

EUGÉNIE.

Quand vous le connaîtrez, Monsieur....

COLARDEAU.

Je ne le connais que trop.

EUGÉNIE.

J'abrège. M. Dorat, ami de M. Bertin....

BERTIN.

Notre ami à tous deux.



EUGÉNIE.

Vint chez moi , ainsi que je l'y avais invité.

BERTIN.

Invité !

EUGÉNIE.

Une place vaquait à l'Académie. Je priai M. Dorat de faire les démarches nécessaires pour son ami ; dans le feu de l'enthousiasme , il se jette à mes genoux , en jurant que rien ne lui coûtera pour seconder mes desseins. A l'instant , Monsieur entre , nous voit , gronde , s'empête , ne veut rien entendre , et sort en nous menaçant de sa haine. Eh ! bien , Monsieur ?

COLARDEAU , à Bertin.

Il faut avouer que tu es un grand étourdi !

BERTIN.

Comment ! tu crois à cette justification-là ?

COLARDEAU

Mon ami , la vérité n'a pas d'autre accent.

BERTIN , à Eugénie.

Mais , qui m'assurera ?..

EUGÉNIE , lui remettant un paquet.

Votre nomination.

COLARDEAU.

Heim ! qu'as-tu à dire à cela ?

BERTIN.

Ah ! Madame....

COLARDEAU.

Te voilà confondu.

BERTIN.

Il est vrai que je n'oserai jamais...

COLARDEAU.

Implorer ta grâce , n'est-ce pas ? laisse-moi faire. Madame , je conviens des torts de mon ami ; il est bien coupable , sans doute ? mais un accès de jalousie est une preuve de tendresse , et le chagrin que lui causait votre perte mérite bien quelque indulgence de votre part.

EUGÉNIE.

Aix ; Jetez les yeux sur cette lettre.

Le bandeau de la jalousie  
couvrit et fascina ses yeux ,  
Et cette sombre frénésie  
Troubla bientôt des jours heureux.

Si votre zèle , qui l'excuse ,  
Implote sa grâce en ce jour ,  
A l'amitié je la refuse ,

(ôtant son voile) Pour ne l'accorder qu'à l'amour.

COLARDEAU.

Ciel ! que vois-je ?... Eugénie !

EUGÉNIE, *riant.*

La perfide Eugénie.

BERTIN.

Heim ! qu'as-tu , à dire à cela ?

COLARDEAU.

Se peut-il ?...

BERTIN.

Te voilà confondu.

EUGÉNIE.

Où , mon cher Colardeau , votre aveugle jalousie vous privait d'un ami , d'une amante , également fidèles. Dorat vous obtient une place à l'Académie ; ne m'e privez pas de celle que j'occupais dans votre cœur.

COLARDEAU.

Ah ! jamais je n'oublierai tant d'amour et de délicatesse !

( *Michel , en traversant le théâtre , voit Colardeau aux genoux d'Eugénie , et dit :* )

MICHEL.

Tiens ! M. Colardeau qui se marie ? et vite , allons porter cette bonne nouvelle au père Thomas.

COLARDEAU.

Et c'est à Bertin que je dois ce bonheur.

AIR : *Du Vaudeville des Amans sans amour.*

Chanteur des erreurs du bel âge ,  
Rival du Tibulle français ,  
Venus t'inspira chaque ouvrage ,  
Et te paya plus d'un succès .  
Les doctes filles de Mémoire ,  
Pour que ton nom ne puisse être oublié ,  
Placeront l'autel de la Gloire ,  
Dans le temple de l'Amitié .

BERTIN.

Ah ! ça , tu ne veux plus mourir ?

COLARDEAU.

Si ce n'est de plaisir et d'amour.

BERTIN.

Ainsi , plus de solitude , plus de haine pour ce sexe charmant , à qui nous devons l'existence et le bonheur.

## SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

## TOUS LES ACTEURS.

MICHEL , à sa mère.

Je vous dis que M. Colardeau se marie , et qu'il épouse Madame ; je l'ai vu de mes propres yeux.

Ça ne peut pas être.

THOMAS.

C'est pourtant bien naturel!

LOUISE.

BERTIN.

Approchez, approchez, père Thomas; et vous aussi, jeune homme, à qui rien n'échappe. (à Colardeau.) D'après ta promesse, je crois qu'on peut les marier.

COLARDEAU.

Oui, si Eugénie consent à leur donner l'exemple.

EUGÉNIE.

Vous refuser serait me punir moi-même.

BERTIN.

Et d'un.

THOMAS.

Puisqu'on ne peut pas faire autrement, voici ta femme.

BERTIN.

Et de deux.

THOMAS.

Allons, mère Mathurine, les deux noces n'en feront qu'une.

MATHURINE.

Par esprit d'économie.

BERTIN.

Et de trois. Mes amis, nous irons faire la quatrième à Paris.

---

## VAUDEVILLE.

AIR : *Du Vaudeville du Séducteur en Voyage.*

COLARDEAU.

Je me suis cru trahi par vous :  
Dupe de cette erreur fatale,  
Brisant des nœuds jadis si doux,  
J'abandonnai la capitale.  
Votre aimable et tendre pitié  
A suivre mes pas vous engage :  
De l'amour et de l'amitié  
Mon cœur doit chérir le voyage.

BERTIN.

Tu joins le génie à l'esprit,  
Et le sentiment à la grace ;  
Entre Horace et Tibulle, on dit  
Qu'Apollon te garde une place :  
C'est le prix de ton noble essor ;  
Mais, pour jouir de cet hommage,  
Mon ami, ne fais pas eneor  
Tes préparatifs de voyage.

L O U I S E.

Cythère est un pays charmant,  
 Où le plaisir commande au maître.  
 Le désir y conduit gaiement  
 Ceux qui cherchent à le connaître;  
 Mais quand vers ce lieu fortuné  
 La Beauté se fraye un passage,  
 L'Hymen est souvent condamné  
 A payer les frais du voyage.

T H O M A S.

Triompher dans mille combats,  
 Fixer le destin des couronnes,  
 Conquérir de vastes États,  
 Renverser et créer des trônes,  
 Former un peuple de héros,  
 Et, par le traité le plus sage,  
 Du monde assurer le repos,  
 Ce fut l'affaire d'un voyage.

E U G È N E , au Public.

Depuis long-tems, nos deux amis,  
 Rivaux de talens et de gloire,  
 Sont, grâce à leurs brillans écrits,  
 Placés au Temple de Mémoire.  
 Quand notre Muse, jeune encore,  
 Vers ce temple cherche un passage,  
 Dans vos mains est le passeport  
 Qui doit protéger son voyage.

F I N.

